

BULLETINS

BIBLIOGRAPHIE

—M. Catulle Mendès vient de publier un beau volume *in octavo* contenant toutes ses œuvres, depuis les premiers vers du poète, au rythme élégant, à la vive allure, légèrement inspiré de Th. de Banville, jusqu'aux *Poèmes épiques* d'un si fier langage, jusqu'à *Hesperus* et au *Soleil de minuit*, où l'auteur donne complètement sa note originale. M. Catulle Mendès est un artiste merveilleux ; il possède la science du mot élevé et juste et sait toujours maintenir son inspiration à la hauteur où il la place ; il a trouvé surtout dans les *Poèmes épiques* des vers superbes et qui s'imposent à la mémoire, de ces vers qui semblent écrits dans le texte en caractères plus gros, tellement l'œil s'arrête sur eux, attiré par la forme des mots, leur arrangement, tout ce qui fait le dessin d'un beau vers avant que la musique en soit intelligible. *La Femme adultère, le Lion, la Fille du damné, le Landgrave de fer*, sont d'admirables morceaux de poésie, et surtout *le Consentement*, d'un sentiment si nouveau, si bien rendu ; nous choisirons parmi ces pièces la *Dernière abeille*, parce que, brève et achevée, elle donne bien l'idée de cet esprit ingénieux, de cette perfection lyrique qui caractérisent les poèmes épiques :

Vents, pluie, éclairs, faisaient rage de telle sorte
Qu'on n'avait jamais vu de tempête aussi forte.
Sous l'épaisseur des bois par la bise ployés,
Dans les nids, les petits oiseaux mouraient noyés.
Et l'ouragan broyait toutes les créatures
Qui n'ont point pour abri de solides toitures :
L'abeille dans la fleur brisée, et le grillon
Transi sous le léger brin d'herbe du sillon.
Or, Maria, qu'on nomme autrement Myrième,
Vit, ce soir, un point d'or brûler sa vitre blème,
Et c'était une abeille, hélas ! près de mourir
Qui frappait, espérant que l'on viendrait ouvrir.
La mère du Sauveur entr'ouvrit la fenêtre.
Elle prit dans ses doigts le pauvre petit être.
Reconnut que c'était la reine d'un essaim,
L'essaim d'un baiser et la mit dans son sein
Pour qu'elle y réchauffât ses deux ailes vermeilles.
Sans cela les étés n'auraient plus eu d'abeilles.

N'est ce pas le poète lui-même qui a recueilli, cette fois, au passage, l'abeille vibrante chargée de miel, en détresse à la fin d'un jour d'heureux labeur ? Mais la partie capitale du livre de M. Catulle Mendès, c'est le poème d'*Hesperus*, écrit sur les doctrines swedenborgiennes ; il nous souvient d'avoir rencontré dans Balzac ce même paysage polaire et cette étreinte des âmes, l'une vers l'autre attirées à travers le monde surnaturel et lumineux de la vision ; seulement la prose du grand écrivain, rompu, touffue, enchevêtrée, faite pour laisser entrevoir parmi ses rameaux nombreux les feintes, les détours, les recherches de l'esprit humain, ne nous avait pas procuré cette curiosité mystérieuse éprouvée à la lecture d'*Hesperus*. Les poètes seuls devraient toucher à la lettre des théories surnaturelles ; car ils disposent de ce charme flottant que le rythme et la rime communiquent à tout ce qu'ils traduisent. Qu'on lise seulement cette description des régions boréales :

Tout s'estompe et se fonde dans la monotonie
D'une blancheur immense, immuable, infinie.
Forme sensible à peine en ce vaste unisson.
Du ciel froid, du désert blafard, et du glaçon,
S'élève au flanc des monts une antique demeure.
Son tranquille escalier que rarement effleure
Le pas d'un serviteur pensif qui disparaît
Sous une voûte, ainsi qu'un spectre s'en irait ;
Ses arcades qu'au loin la neige continue
Et le blémissement de ses toits sous la nue,
Forment un édifice étrange et solennel.
.....
Un bassin de porphyre au rebord verglacé
Courbe sa profondeur polie où l'onde gèle ;
Le froid durcissement a poussé la margelle
Et le porphyre en plus d'un endroit s'est fendu ;
Un jet d'eau qui montait n'est pas redescendu.

Et ceci :

Cependant à travers la déserte cité
Nous courions ; son manteau fuyait vers la clarté,
Plein du vent qui souffla dans la robe d'Elie !

Les autres divisions du volume, *Intermèdes, Soirs moroses, Philoméla*, ne sont en rien inférieures et complètent bien l'œuvre dans son harmonieuse et grandiose variété.

—On vient de terminer dans le quartier de l'Esquilin, à Rome, les travaux entrepris pour mettre à jour la nymphée connue sous le nom de Temple de Minerva Medica. On a trouvé cette nymphée entourée de salles de bains et de portiques de construction plus récente que la nymphée elle-même.

Le long du côté sud de la place Dante, on a trouvé des vestiges d'un grand édifice ayant fait partie des jardins *lambani*, et renfermant deux grands réservoirs d'eau, deux salles de forme demi-circulaire, trois torsos de statues, un fragment de colonne de marbre africain et d'autres fragments de sculpture qui appartiennent au groupe de statues découvertes presque au même endroit en 1874.

Place Victor-Emmanuel, à l'Esquilin, on a déterré trente et un collets en pierre albana et gubina, contenant des armes en fer et un vase étrusque en argile, orné de figures rouges sur fond noir.

Près de l'ancienne villa Casella, les fouilles ont amené la découverte d'un bloc d'améthyste cubant 3 décimètres.

Au Campo-Verano, quelques caveaux anciens renfermaient des amulettes ayant la forme de divers animaux, deux plaques de plomb portant des inscriptions, des objets en cornaline, une bague en calcédoine.

Dans le nouveau quartier du Castro-Pretorio, près de la route de Porta-San-Lorenzo, on a trouvé deux pavés en mosaïque, à compartiments géométriques en clair-obscur.

Au jardin d'Ara-Celi on a mis au jour une tête de femme de grandeur naturelle, fort bien modelée, en terre cuite, de style étrusque. On y voit encore des traces de polychromie.

Dans la rue National les travaux de terrassement ont donné une petite statuette en marbre grec, représentant une figure d'homme couché en dormant. La tête est couverte d'une *penula*, c'est-à-dire d'un capuchon de cuir. A côté est une amphore.

—Le *Journal du ministère de l'instruction publique* en Russie contient un extrait du compte-rendu de ce ministère de 1874. Il traite des universités et des autres établissements d'instruction supérieure. Le personnel enseignant de toutes nos universités se composait, au 1^{er} janvier 1875, de 586 professeurs (22 de plus qu'en 1874), parmi lesquels 64 sur-numéraires. Nos universités comptaient à cette date 5,692 étudiants (y compris 524 auditeurs libres) ; les étudiants se répartissaient comme suit entre les facultés :

Médecine.....	1,983
Droit.....	1,875
Physique et Mathématique.....	472
Théologie.....	85
Langues orientales.....	46

Le compte rendu constate pour 1874 une diminution de 403 étudiants comparativement au chiffre de 1873 ; les facultés de droit en particulier avaient perdu 374 étudiants, celles d'histoire et de philologie et de théologie 32 ; le nombre des étudiants s'était accru par contre de 61 à la faculté de médecine et de 24 à celle de physique et de mathématique.

La diminution du chiffre total des auditeurs universitaires, qui se manifeste déjà depuis quelques années, doit être attribuée, dit le compte rendu du ministère, au fait que la réforme de l'enseignement dans les gymnases a amoindri le contingent que ces établissements fournissent annuellement aux universités ; c'est là du reste un phénomène passager et qui tend à disparaître. Ces trois dernières années, du moins, le chiffre des jeunes gens qui ont passé des gymnases aux universités suit une progression qui va en s'accusant au fur et à mesure que vient le tour des élèves qui se trouvaient dans les classes inférieures au moment de la réforme scolaire, et qui ont ainsi eu le temps d'en recueillir les bénéfices.